

**PROVERBE ET FRANC-MAÇONNERIE :
L'EXPÉRIENCE DU PROVERBE
CHEZ NIKOLAÏ NOVIKOV**

STÉPHANE VIELLARD

UN HUMANISTE RUSSE

Par sa personnalité et son activité, Nikolaï Ivanovitch Novikov (1744-1818) occupe une place à part dans le mouvement des idées du dernier quart du XVIII^e siècle. Cet homme de culture et de convictions, archétype du *prosvetitel'* (le civilisateur, le *Kulturträger*), qui abandonne le collège de l'université de Moscou en 1759 sans poursuivre d'études supérieures et sans approfondir sa connaissance des langues étrangères, doit sa renommée à sa seule activité de journaliste et d'éditeur. Les quatre revues qu'il édite successivement de 1769 à 1774 avec la collaboration d'écrivains aussi importants que Denis Fonvizin et Fëdor Èmin, s'inspirent, comme *Le Bric-à-brac* de Catherine II, du *Spectator* anglais, et se caractérisent par leur orientation satirique. Novikov fait essentiellement le procès de la fraction de la noblesse russe « qui se rend indigne de ses privilèges en méprisant ses devoirs ¹ ».

L'autre combat dans lequel s'engage Novikov, en particulier dans la revue *La Bourse* [*Kochelek*] ² est la lutte contre la gallomanie, jugée responsable d'avoir introduit en Russie la frivolité, la

-
1. A. Monnier, « Nikolaï Novikov », in *Histoire de la littérature russe. Des origines aux Lumières*, Paris, 1992, p. 526.
 2. Cette revue, comme le précise le *Dictionnaire* Brockhaus-Efron, sera rééditée par Afanas'ev en 1856.

licence et l'athéisme, répandu par une morale matérialiste. Novikov vise les Encyclopédistes.

Novikov est en réalité partagé entre une position patriotique qui annonce celles des slavophiles et la foi dans le progrès, propre à son époque. Sur le plan intellectuel, son adhésion à la franc-maçonnerie semble être une manière de résoudre cette tension entre les deux positions. Les convictions maçonniques que Novikov acquiert, principalement sous l'influence de l'Allemand Schwarz, professeur à la faculté de philosophie, avec lequel il se lie d'amitié à Moscou, s'accordent facilement chez le penseur avec « la grande croyance humaniste du siècle dans les vertus de l'éducation³ ». Dès lors commence pour Novikov une intense activité éditoriale. Il dirige alors les presses (typographie) de l'université de Moscou⁴. En 1784, il crée sa propre maison d'édition.

L'autre domaine où s'épanouissent les convictions humanistes de Novikov est l'activité philanthropique.

LES PROVERBES RUSSES

Une œuvre anonyme

Parmi les nombreuses publications sorties des presses de l'université placées sous la responsabilité de Novikov paraît en 1782 une œuvre, au demeurant fort courte, intitulée *Les Proverbes russes* [*Poslovitsy rossiïskie*]. Elle est publiée dans le périodique que dirige N. Novikov : *La Bibliothèque de la ville et de la campagne* [*Gorodskaja i derevenskaja biblioteka*]. Il s'agit d'un ensemble de seize récits ayant chacun pour titre un proverbe russe.

Mais le texte est anonyme et a contraint la critique à soulever la question de son attribution. Pour Makogonenko, qui a consacré une importante monographie au penseur⁵, on reconnaît dans le texte le procédé des allusions propre à Novikov, qui dissémine à travers

3. A. Monnier, in *op. cit.*, p. 531.

4. Infatigable éditeur, Novikov « a imprimé en moins de trois ans plus de livres qu'il n'en était sorti durant les vingt-quatre années de son existence précédant l'arrivée de Novikov » (Brockhaus-Efron). Durant les sept années passées à la typographie de l'université, Novikov éditera plus de trois cents ouvrages. Novikov vise un public large et met au point un système et un réseau de distribution dont l'efficacité n'a rien à envier au marketing moderne. Les bénéfices réalisés sont très importants (voir Brockhaus-Efron). Cette activité éditoriale contribuera, selon l'historien Ključevskij, à l'émergence d'une opinion publique.

5. G. Makogonenko, *Nikolaj Novikov i russkoe prosveščenie XVIII veka*, Moscou-Leningrad, 1952.

l'ouvrage un certain nombre de clés permettant aisément d'en deviner l'auteur.

Les *Proverbes russes* sont d'ailleurs l'aboutissement d'une longue expérience du proverbe dans la prose satirique de Novikov.

Le corpus parémique ⁶

Les seize proverbes retenus par Novikov comme titres aux récits qui forment le recueil sont les suivants :

1. Zime i letu peremeny netu. [L'hiver et l'été sont toujours les mêmes.]
2. Malogo požaleeš, da bol'šee poterjaeš'. [À vouloir tout garder, on peut perdre beaucoup.]
3. Zamok dlja duraka, a pečat' dlja umnogo. [Une serrure pour le sot, un cachet de cire pour l'homme intelligent.]
4. Bitomu psu tol'ko plet' pokaži. [À chien battu il suffit de montrer le fouet.]
5. Bliz carja, bliz smerti. [Près du tsar, près de la mort.]
6. Sedina v borodu, a bes v rebro. [Barbe grise, mais diable aux reins]
7. Sidi u morja, ždi pogody. [Reste au bord de la mer, attends le beau temps.]
8. Vpered ne zabegaj, nazadi ne otstavaj. [Ne cours pas à l'avant, ne reste pas à l'arrière.]
9. Fortuna velika, da uma malo. [La Fortune est grande, mais il [y] a peu d'esprit.]
10. Vek živi, vek učiš'. [On apprend toute sa vie.]
11. V Rime byl, a Papy ne vidal. [À Rome j'ai été, mais le Pape n'y ai vu.]
12. Sidi u morja tixogo, ždi pogody teplyja. [Reste au bord de la mer sereine, attends la saison chaude.]
13. Svoe dobro terjaet, a čužogo želaet. [Il perd sa richesse, mais souhaite celle d'autrui.]
14. V poluju vodu za rekoj ne nočuj. [Par temps de crue, ne passe pas la nuit de l'autre côté de la rivière.]
15. Est' čego ždat', kogda est' s kem žat'. [On peut attendre quelque chose quand on ne moissonne pas seul.]
16. Ženskie prixoti ne ispolniš'. [On ne peut satisfaire les caprices des femmes]

Lecture thématique

Les thèmes abordés se regroupent aisément sous trois rubriques :

6. Pour plus de précision, les proverbes cités dans le corps du texte sont translittérés selon la translittération des slavistes.

– la morale et la psychologie. Sont traités des sujets aussi variés que la vanité des promesses de l'amant (1) ; le décalage entre la vieillesse et les appétits déplacés (amour, argent) (5) ; la condamnation de l'immoralité (6). Les récits affirment que le perfectionnement moral est toujours possible si l'on trouve en soi les ressorts capables de dévoiler les bons côtés de la personnalité (8). Enfin, l'instruction, le savoir et la morale sont les sources de la félicité. La richesse intérieure et l'altruisme sont valorisés (10) ;

– les rapports sociaux et les rapports entre les générations. Les récits soulignent le lien entre les générations, la transmission du savoir moral (14). Les enfants nombreux sont autant de bouches à nourrir, mais une fois élevés, ce sont des travailleurs productifs (15) ;

– la politique, enfin. Certains récits constituent une réflexion sur le despotisme et l'arbitraire (4), la vanité des courtisans (5), les malheurs d'une nation gouvernée par un imbécile à qui la chance a toujours souri (9).

Tous les proverbes utilisés ont en commun l'idée qu'il faut préserver une *intégrité* : morale, physique, sociale, politique. L'éducation, l'instruction (les Lumières) y jouent un rôle prépondérant. Le proverbe est toujours représenté comme un énoncé né de l'expérience des anciens, et transmissible aux générations futures. Les récits mettent en valeur le rôle des vieux sages et des mages.

La sagesse orientale

La géographie, les toponymes et les noms des personnages font souvent référence à un Orient imaginaire, détenteur d'une sagesse atemporelle. L'action du récit numéro 5 commence « dans l'antique Samarcandie ». Celle du récit numéro 7 se passe au bord de la mer Caspienne. Plusieurs récits transportent l'action sur une île (3, 7, 10), espace clos, propice à la méditation et à la révélation.

Si l'on rencontre des personnages à nom motivé tels que Tverdov [Le Ferme, l'Assuré] (récit 3), Sedux [Le Grisonnant] (récit 5), Userd [Le Zélé] (récit 7), d'autres ont pour nom Salem (récit 5), Sundar (7), Onsam (8), Ratir (9), Orondal' (10).

Hasard ou volonté délibérée de Novikov, le protagoniste du récit le plus long se nomme Lavid. Ce beau jeune homme est en fait stupide et frivole. Il rejette l'excellente éducation que son père, le pacha Ratir, a voulu lui donner et se lance dans une existence dissolue. Après de multiples péripéties, protégé par sa bonne fortune, il accoste sur une terre inconnue dont les habitants veulent faire de

lui leur roi. Il accepte, continue de vivre dans l'oisiveté, puis promulgue un étrange décret ordonnant « aux parents de ne pas se mêler des affaires de leurs enfants, aux maris, de celles de leurs femmes, aux pauvres, de ne pas chercher la protection des riches et de ne pas les offenser par leur présence ; bref, ordonnant à chacun de vivre selon sa volonté ». Les sujets ont ordre de « respecter, craindre et écouter » le roi. Celui qui enfreindra cette loi sera condamné à mort et privé de ses biens. Cette destruction des liens sociaux entraîne la décadence du royaume. L'injustice s'installe, les riches dépouillent les pauvres. Lavid finira étranglé par une corde au cours d'un jeu de foire dont il est d'ailleurs l'initiateur. Le nom de Lavid, qui rappelle celui du roi David ⁷, dont il serait le double négatif, est également l'anagramme du passé du verbe *davit'* (écraser, mais aussi étrangler).

Un vieil ermite tirera les leçons de cette expérience et rappellera aux habitants leur manque de discernement dans leur choix d'un souverain. Ce dernier a reçu une mort bien méritée, qui est la punition de sa bêtise. Le proverbe est né de cet épisode.

UNE RÉFLEXION PARÉMIOLOGIQUE INÉDITE

Vérité universelle ou vérité par défaut ?

Quelle est la valeur d'un proverbe ? L'énoncé gnomique a-t-il ses limites ? Peut-on le prendre en défaut ? Telles sont les questions initiales que semble poser Novikov en plaçant à l'entrée du recueil un récit où la portée du proverbe pose problème. Le récit commence par un raisonnement à caractère général :

Gde est' zemlja, tam byli, est' i budut ljudi ; a gde ljudi, tut, konečno, i ljubov' est', sej prijatnyj i nepostojannyj mladenec besprestanno gonjaetsja za čelovečeskim rodom ⁸.

[Là où il y a une terre, il y a eu, il y a et il y aura des hommes ; et là où il y a des hommes, bien sûr, l'amour il y a ; cet enfant agréable et inconstant poursuit inlassablement le genre humain...]

Le récit met en scène, dans le plus pur style bucolique conventionnel, les amours de la jeune Lina et du berger Arkans qui se jurent fidélité éternelle. Mais Lina doute de la pérennité des sentiments d'Arkans. Tout change, Arkans changera certainement comme la mer calme que vient troubler le vent. Arkans la rassure en

7. David signifie en hébreu « bien-aimé ».

8. *Op. cit.*, p. 221.

avançant une autre comparaison : son amour est comme le soleil qui disparaît pour réapparaître et briller de plus belle. Lina n'est pas convaincue : les ruisseaux ne remontent jamais vers leur source, les fleurs fanent, etc. Les différentes comparaisons et métaphores n'ayant pas d'effet, Arkans chante donc une chanson à sa belle. C'est, exception faite du titre, la première apparition de la formule parémique :

Kak zime i letu	Tels l'hiver et l'été
Peremeny netu,	Qui ne changent jamais,
Tak moej ljubvi	Ainsi mon amour
I ognju v krovi	Et l'ardeur dans mon sang
Premeny ne budet.	Ne changeront pas.
Arkans nežnoj Liny vovek ne zabudet.	Arkans de sa vie n'oubliera la tendre
	Line.

Lina est rassurée, elle reprend la chanson, et tout le bois retentit des deux premiers vers. Mais les années passent, et l'ennui gagne Arkans, qui s'absente de plus en plus longtemps. La beauté de Lina fane. Elle confie son chagrin à ses amies et chante la chanson d'Arkans, dont elle a modifié la fin :

Kak zime i letu	Tels l'hiver et l'été
Peremeny netu,	Qui ne changent pas,
Tak moej razluke	Ainsi ma séparation
I žestokoj muke	Et mon cruel tourment
Premeny netu.	Ne changent pas.

La même formule parémique est donc ici utilisée de deux points de vue diamétralement opposés pour désigner deux situations parfaitement antithétiques : la promesse joyeuse d'un amour éternel dans le discours du jeune homme d'une part, la douleur de l'abandon dans celui de la jeune fille d'autre part.

Arkans est de retour après une longue absence. Il essuie les reproches de Lina qui lui rappelle ses paroles :

– Pročti, nevernyj, – skazala ona, – načertannye slova na derev'jax tvoej pesni : zime i letu peremeny netu, a ty menja bolee ne ljubiš'.

– Lis, infidèle, lui dit-elle, les paroles de ta chanson, gravées sur les arbres : *l'hiver et l'été ne changent pas*, et toi tu ne m'aimes plus.

Nous assistons ici à la première fixation de l'oralité : le figement de l'écrit. L'énoncé se détache de son énonciateur. Il devient inscription, citation.

La réaction du jeune homme est des plus brutales :

– Tak, Lina, – skazal Arkans, - leto ne premenjaetsja, ono te že prijatnosti imeet i teper', kak i prežde, no posmotris' v sej ručej, ostalis' li v tebe te prijatnosti, kotorye menja plenjali, togda byla tvoja vesna i ty byla prelestna, nastupilo tvoe leto, prelesti tvoi umnožilis', i moja ljubov' stol' byla gorjača,

kak letnij znojnyj den', no osen' tvoja nastupila, xlad ee razilsja v moe serdce, ono oxolodelo, i ja tebja ostavljaju.

[– C'est exact, Lina, dit Arkans, l'été ne change pas, il a les mêmes agréments maintenant qu'auparavant, mais regarde-toi dans ce ruisseau, y vois-tu encore les agréments qui me captivaient, lorsque tu en étais à ton printemps et que tu étais charmante ; ton été est venu, multipliant tes charmes, et mon amour était aussi ardent qu'un jour d'été brûlant, mais ton automne est arrivé, sa froidure s'est répandue en mon cœur, elle l'a refroidi, et je t'abandonne.]

À la brutalité succède le cynisme :

Eželi ty možeš' vozvratit' krasoty tvoji, esli prežnjaja nežnost' i veselosti oživjat tebja i sdelaeš'sja ty podobna prekrasnomu letu, moe serdce opjat' zagoritsja, i opjat' ja stanu pet' tvoju ljubimuju pesnju, a teper' prosti, Lina, ja bolee tebja ne uvižu.

[Si tu peux ressusciter tes charmes, si ta tendresse passée et ta bonne humeur peuvent t'animer et si tu redeviens semblable au bel été, mon cœur à nouveau s'enflammera, à nouveau je chanterai ta chanson préférée, mais pour l'heure adieu, Lina, je ne te reverrai plus ⁹.]

Quel discours Arkans tient-il ? N'est-il pas en train d'expliquer à Lina que derrière le sens apparent de la formule, il existe un sens caché ? Le proverbe partage avec l'énigme une fonction gnoséologique, obligeant l'homme à s'interroger sur la réalité, sur l'ambiguïté fondamentale du langage, et à se construire ainsi un savoir. Le proverbe prendrait son sens dans un dépassement de sa signification. Le proverbe serait-il pris en défaut, constituant l'essence du mensonge que Lina voit dans les paroles de son ancien amant ? Mais le proverbe, comme le laisse finalement entendre Arkans, n'a jamais évoqué l'automne. Lina, au fond, avait raison de douter, et ses métaphores géographiques étaient sans doute plus pertinentes que les vaines promesses d'Arkans. Le proverbe ressortirait à une ambiguïté sémiotique fondamentale, surgie du décalage dramatique entre le besoin d'immobiliser dans le langage l'expérience du présent et le mouvement de la vie, qui ne s'arrête pas. De manière extraordinairement moderne, Novikov livre donc ici, comme entrée en matière, une grande leçon d'herméneutique : une authentique réflexion sur le rapport langue/discours.

Lina ne résistera pas à tant de réalisme. La consommation l'emporte. Ses dernières paroles, bien sûr, sont celles du début de la chanson. Ses amies la pleurent et racontent ses derniers mots et sa mort aux villageois.

9. *Op. cit.*, p. 224.

Sii slova tverdjatsja v ustax poseljan, ot nix perexodjat v malye goroda, iz malyx v bol'shie, i nakonec, sdelalis' obščej poslovickej, každyj, odnosja k svoim obstojatel'stvam kstati, govorit : « Zime i letu peremeny netu »]

[Ces paroles sont répétées par les villageois, puis arrivent dans les petites villes, puis des petites dans les grandes, et enfin les voilà devenues proverbe commun, chacun les rapportant à ses propres circonstances judicieusement : « L'hiver et l'été ne changent jamais »]

Cette dernière étape résume de manière saisissante le processus de la *proverbialisation*. Ce sont ces « paroles ailées », qui volent de bouche en bouche. Il convient de remarquer la pertinence de la dernière phrase, qui décrit l'usage d'un énoncé initial devenu réactualisable en s'adaptant aux situations les plus variées. Le proverbe est devenu signe linguistique.

Le narrateur conclut avec un humour fataliste qui justifie *a posteriori* la légende par un constat de vérité générale faisant écho à l'introduction du texte. L'histoire est triste. Elle est humaine :

Vot istočnik, otkuda sija poslovica proistekla ; sie dolžno byt' verojatno, vseгда ženščiny umeli gorjačo ljubit', vseгда mužčiny byli l'stivy i peremenčivy, vseгда uvjadala krasota lic, i vseгда za to ljubovnicy terjali svoix ljubovnikov.

[Voilà la source d'où a surgi ce proverbe ; cela doit être vrai ; les femmes surent toujours aimer avec ardeur, toujours les hommes furent flatteurs et changeants, la beauté des visages toujours se flétrit, et pour cette raison toujours les amantes perdirent leurs amants.]

La métaphore et son traitement dans les *Proverbes russes*

La réflexion parémiologique de Novikov sur la métaphoricité ouvre le quatrième récit (Bitomu psu tol'ko plet' pokaži [Au chien battu il suffit de montrer le fouet]) :

Sie izrečenie, možet byt', bolee inoskazatel'no, neželi kak viditsja ono pri pervom vzgljade. Človek, priobyknuvšij ne dovol'stvovat'sja naružnym pis'men smyslom, legko usmotret' možet, čto bityj pes izobražet naxodjaščegosja pri vel'može predannogo emu iskatelja, a plet' samogo sego stroptivogo bojarina. Edva namorščilos' čelo, pes uže trepeščet ; ibo znaet po opytam, čto sie est' predznamenovaniem velikix dlja nego nesčastij.

[Cette sentence est peut-être plus imagée qu'elle ne le paraît à première vue. L'homme qui a pris l'habitude de ne pas se contenter du sens apparent des lettres peut voir aisément que le chien battu représente le courtisan dévoué au seigneur, & le fouet, ce boïard qui agit à sa guise. À peine fronce-t-il le front que le chien se met à trembler, car il sait d'expérience que cela annonce pour lui de grands malheurs ¹⁰.]

10. *Op. cit.*, p. 230.

La fin du texte décrit l'inquiétude dans laquelle vit le chien dès que retentissent les éclats de voix tonitruants de son maître. Il a parfois la chance de voir que la foudre tombe sur quelqu'un d'autre :

[...] uspokoevaetsja i kažetsja zabyvšim bednoe svoe sostojanie. No nadolgo li ? do tex por, poka kakaja-nibud' bezdelica opjat' ne rastrogaet vel'možu ; i eželi xotja maloe čto ne ponravitsja, to bitomu psu tol'ko plet' pokaži.

[Il se calme et semble avoir oublié sa condition misérable. Mais pour combien de temps ? Jusqu'à ce qu'une vétille ne contrarie le seigneur. Et si la moindre chose lui déplaît, alors *au chien battu il suffit de montrer le fouet.*]

Tout l'art de Novikov est, bien sûr, d'intégrer la satire sociale à sa réflexion sur le sens du proverbe. Mais que serait une réflexion théorique sans exemples ? Le rapport logique qui fonde le proverbe (la relation de hiérarchie entre le dominant et le dominé et l'instrument de cette relation) permet une translation naturelle dans le domaine des relations socio-politiques.

La réflexion théorique appelle l'exemple. Définition et illustration entrent ainsi dans un rapport d'étroite dépendance.

La question du sens compositionnel

La notion de métaphoricité pose bien sûr l'épineuse question de la signification compositionnelle du proverbe. Lieu de tensions et de conflits au sein de l'analyse parémiologique, la question de la référentialité du matériau lexical inclus dans les parémies lance un perpétuel défi à la sémantique et à la phraséologie.

Novikov aborde la question du sens compositionnel à deux reprises : dans l'introduction du sixième proverbe (*Sedina v borodu, a bes v rebro* [La barbe grisonne et le démon entre dans les côtes]), puis dans celle, très longue, du septième (*Sidi u morja, ždi pogody* [Reste sur le rivage et attends le beau temps]). Au sujet de ce dernier proverbe le narrateur écrit :

Poslovica sidi u morja, ždi pogody ne tol'ko do odnix moreplavatelej kasaetsja, no i do vsex ljudej. Ibo v staroj rukopisi najdeno mnoju, čto morem xoteli stariki naši označit' žitie naše, pokoliku est' podobie u onogo s morem ¹¹.

[Le proverbe *Reste au bord de la mer, attends le beau temps* ne concerne pas seulement les navigateurs, mais tous les hommes. Car j'ai trouvé dans un vieux manuscrit que nos vieillards entendaient pas la mer notre vie, parce que celle-ci a une similitude avec la mer].

11. *Op. cit.*, p. 238.

Le narrateur file ensuite une longue métaphore de la mer et des éléments. Mais il a pris soin de souligner préalablement le caractère d'adéquation entre le thème et le phore, adéquation constitutive de la métaphore.

Dans le sixième récit, nous lisons :

Vsjakomu trudno pokažetsja najtit' pričinu sej poslovicey, sedina i bes snošenija meždu soboju, povidimomu, imet' ne mogut, ešče men'se možet bes v rebro zalezť. Xotja i často besi soblaznjajut ljudej, no sii soblazny, konečno, ne v rebrax načinajuťsja : rodjatsja oni v glazax, iz glaz perexodjat v golovu, ovladejut razumom, a razum, ovladeja serdcem, pokorit celogo čeloveka besu.

[Tout le monde sera en peine de trouver la cause de ce proverbe, les poils blancs et le démon ne paraissent pas avoir de rapport ; et, moins encore, le démon ne peut se glisser dans une côte. Bien que les démons séduisent souvent les hommes, ces blandices ne trouvent pas leur origine, cela va de soi, dans les côtes : elles naissent dans les yeux, des yeux elles passent dans la tête, conquièrent la raison, et la raison, conquérant le cœur, soumet l'homme entier au démon.]

Le narrateur précise que la civilisation [*prosveščenie*] a rendu les gens suffisamment habiles pour résister aux démons, devenus impuissants. On voit ici le persiflage dirigé contre l'athéisme.

Le proverbe, écrit le narrateur, remonte à l'époque où les gens étaient encore superstitieux. C'est donc dans les manuscrits du siècle précédent qu'il va chercher l'illustration et l'explication de ce proverbe. Suivent quatre anecdotes : l'histoire de la vieille à qui le démon fait croire qu'elle a toujours 18 ans et qui passe son temps à se farder pour tenter de séduire les jeunes gens. C'est elle qui videra les caisses de l'État et dilapidera le patrimoine (cf. *supra*). La deuxième anecdote relate l'histoire du vieillard qui, au bord de la tombe, devient avare et tyrannise son entourage. La troisième a pour personnage une vieille qui, sans doute tentée par le démon, dit le narrateur, se met en tête d'écrire des vers et de la prose qui n'ont aucun succès. La quatrième anecdote est consacrée à un homme dont la barbe commence à grisonner et qui se fixe comme devoir de plaisanter constamment pour amuser les gens. Ses plaisanteries ne font rire personne. À la fin de chaque anecdote, le narrateur constate que le proverbe est absent. Il faut entendre que le proverbe n'est pas écrit dans le texte. Le narrateur feint de ne pas entendre ce que dit chaque anecdote. Il feint aussi de jouer avec la patience de son lecteur, qui sait qu'au contraire chaque anecdote illustre à merveille la leçon du proverbe. En fait, conclut-il, le manuscrit est trop récent. Il faut remonter plus loin dans le temps. Il trouve enfin un manuscrit qui porte en titre la formule énigmatique.

Le sujet de ce manuscrit constitue le cinquième exemple. Il est beaucoup plus long que les précédents. On retrouve une vieille femme qui a « vécu toute sa vie dans le péché » et qui a couvé un fils dont elle a fait un bon à rien. Malgré l'insistance de sa mère, il refuse de se marier, assimilant les femmes à sa mère, pour laquelle il a peu d'estime. Un devin, à qui celle-ci demande de prédire l'avenir de son fils, lui répond en citant une formule énigmatique. Lorsque le fils remarque dans sa barbe l'apparition des poils gris, annonciateurs de l'arrivée du démon, il décide d'entrer dans les ordres, au désespoir de sa mère. Mais, dit le narrateur, le démon demeurerait déjà dans la maison de manière invisible, et prend alors l'aspect d'une « belle et douce jeune fille assise à l'entrée du monastère », où il guette l'arrivée de « l'imbécile » [*durak*]. Le « nigaud » [*bolvan*] ne résiste pas aux avances du démon, abandonne l'idée de devenir moine et décide d'épouser la jeune fille. Le mariage consommé, le démon brouille le « monstre » [*urod*]¹² avec sa mère, qu'il chasse de chez elle. Il dilapide rapidement le domaine, pour devenir « méchant, vindicatif, ivrogne et querelleur ». Le narrateur implicite au passage un proverbe : le terme *urod* renvoie au proverbe *V sem'e ne bez uroda* [« Pas de famille sans brebis galeuse » (litt. sans monstre/fol)], que nous avons rencontré dans la revue de Catherine. Pour parachever son œuvre, le démon inscrit sur le front de « l'idiot endormi », à l'aide d'une encre indélébile, la formule du devin, puis réveille « le monstre » :

– Pomniš' li ugadčika, kotoryj skazal nekogda tebe : sedinu v borodu, a bes v rebro ?

– Pomnju, – skazal muž.

– Nu, teper' proročestvo sie s tobj sbylos', kak skoro sedina v tvoej borode pokazalas', ty, osteregajasja ot besa, xotel postrič'sja, no bes tebja podstereg ; ty uvidel menja, vljubilsja i, naruša svoj obet, ženilsja na mne : znaeš' li ty, što žena vzjata iz rebra muža ?

– Tak, – skazal urod.

[– Te souvient-il du devin qui t'avait dit un jour : « Quand la barbe grisonne, le démon entre dans les côtes » ?

– Oui, je m'en souviens, dit le mari.

– Eh bien, la prophétie s'est accomplie : dès que ta barbe a commencé à grisonner, tu as cherché à échapper au démon en voulant entrer dans les ordres,

12. Avec, toujours présente au XVIII^e siècle, la valeur de « fou » : *urodit'sja* en vieux-slave, en vieux-russe, a, pour l'une de ses deux valeurs, celle de « devenir fou, perdre l'esprit ». Le *urodivyj* (dont la forme littéraire est *jurodivyj*) est bien le « fol ».

mais le démon qui te guettait t'a rattrapé. Tu m'as vu(e), tu es tombé amoureux et, reniant tes vœux, tu m'as épousé(e). Sais-tu que la femme a été faite à partir d'une côte de son mari ?

– Oui, dit le monstre ^{13.}]

Histoire effrayante d'un déterminisme qui ne laisse aucune liberté à l'homme ? Le proverbe relèverait-il des formules magiques, comme le pensera Buslaev au siècle suivant ? Non, car le démon donne la raison de son acharnement : il a été attiré par la vie dissolue de la mère et l'oisiveté du fils.

Le fils est donc condamné à porter cette infamie sur son front. Chacun l'interroge. Il raconte son histoire. La proverbialisation orale de l'énoncé initial commence : « Cette nouvelle court d'une maison à l'autre et devient proverbe commun. »

Conscient de l'inquiétude qui peut étreindre son lecteur, le narrateur termine en reconnaissant que cette explication du proverbe est invraisemblable, mais demande au lecteur de la croire, faute d'en avoir une autre.

Proverbe et réactualisation

La réflexion linguistique de Novikov est, encore une fois, moderne et cohérente. Les situations décrites à travers les différentes anecdotes sont en fait les actualisations du proverbe, dont elles sont la raison d'être. Mais elles sont données comme initiales. Elle n'ont pas besoin du proverbe pour exister, et effectivement, le narrateur ne trouve pas le proverbe dans les manuscrits. Le signe ne vient qu'après le référent, dont il enregistre alors le caractère prototypique. La glose a alors pour fonction de mettre en évidence le lien entre la phrase-signe et le référent.

Cette notion de réactualisation qui assure la validité du proverbe est également abordée dans le deuxième récit (*Malogo požaleeš', da bol'šee poterjaješ'* [À vouloir tout garder, on peut perdre beaucoup]). Elle est clairement définie dans la première phrase du récit :

Kakoe by osnovanie imela sija poslovica, to neizvestno, ee možno ko mnogomu odnosit', no nastojašcej pričiny ee syskat' ja ne mog.

[Quel fondement à ce proverbe, on ne sait ; il peut être rapporté à beaucoup de choses, mais je n'ai pas su trouver sa véritable origine].

À une époque où règne sans partage l'idée que l'*étymologie* (littéralement la « science du vrai ») donne la clé du sens des mots,

13. *Op. cit.*, p. 237.

Novikov adopte une position lexicologique très moderne : il énonce que l'étymologie n'est pas indispensable pour repérer le miroitement des valeurs contextuelles en discours.

Si le narrateur renonce à trouver la source du proverbe, qui se perd dans l'anonymat, il propose une série d'exemples montrant la possibilité d'actualiser le proverbe dans les situations les plus variées. Le premier exemple est celui du malade qui ne veut pas payer le médecin ou les médicaments qui le guériraient ; il se condamne donc à payer plus cher lorsque le mal aura empiré et risque de perdre sa santé. On peut donc dire à cet homme : « À vouloir préserver les petites choses, on perd les grandes. » Le même discours pourra caractériser :

- les parents qui ne veulent pas payer une bonne éducation à leurs enfants, les condamnant ainsi à l'oisiveté, « source de tous les vices » ;
- le jeune homme qui préfère les divertissements illusoire à la lecture, qui lui assurerait une vieillesse agréable ;
- Tverdov [Le Ferme, ou L'Assuré], qui préfère sa liberté qui n'est qu'un « don infime » face à ce « don du ciel » qu'est l'amour ;
- Nežalov, qui refuse de se départir de sa dureté, de peur d'être sensible, et ferme les yeux pour ne pas voir les larmes des malheureux, se privant ainsi du « plaisir divin » de la charité, où « nous nous dépassons et nous approchons de Dieu » [stanovimsja my vyše sebja i približaemsja k samomu Bogu].

C'est sur ce dernier exemple, le plus développé, que le narrateur choisit de clore le récit. L'attitude de Nežalov lui inspire une dernière réflexion qui préfigure de manière saisissante tout le christianisme dostoïevskien :

Nežalov, znaj, što vsja tverdot' i vsja stoičeskaja filosofija ne stoit odnoj kapli slez, prolitoj ot čuvstvitel'nogo serdca, ves' svet soglasitsja so mnoju vmeste skazat' tebe : malogo požaleeš' da bol'šee poterjaeš'. Ty terjaeš' samoe bol'šee dobro, soxranjaja počti ničto, i sija poslovica, konečno, rodilas' ot nečuvstvitel'nosti.

[Nežalov, sache que toute la fermeté et toute la philosophie stoïcienne ne valent pas une seule larme versée par un cœur sensible ; tout le monde s'accordera avec moi pour te dire : *À vouloir tout garder, on peut perdre beaucoup*. Tu perds le plus grand bien en ne conservant presque rien, et ce proverbe, bien sûr, est né de l'insensibilité ¹⁴.]

Le récit est construit sur une remarquable gradation de l'application du proverbe, qui est exemplifié tout d'abord par une situation

14. *Op. cit.*, p. 226.

prise dans le domaine de la vie physique (la maladie), puis par des exemples renvoyant à l'univers social (les parents négligents), intellectuel (la culture, préférable aux vains divertissements), psychologique (la douceur de l'amour préférable à la froideur de la liberté), pour atteindre la sphère de la morale chrétienne. La maîtrise de la composition est admirable.

Grâce à ces tableaux, qui, dans une certaine mesure, rappellent les *Caractères* de La Bruyère, Novikov atteint en réalité plusieurs buts : d'une part, il brosse, sous forme de miniatures, des portraits psychologiques de ses contemporains et, d'autre part, il exprime son idéal d'un humanisme chrétien. Mais ces miniatures sont également le lieu d'une réflexion formelle sur le fonctionnement du proverbe, réflexion qui est donnée en réalité comme prétexte, mais qui installe néanmoins les textes dans une problématique linguistique. Ces trois buts sont atteints avec une extraordinaire économie de moyens, qui fait de chaque récit un petit chef-d'œuvre de littérature philosophique. L'interrogation initiale sur l'origine de l'expression trouve à la fin une réponse. À la perplexité, au doute du début, fait place la certitude calée sur la morale. La démarche est donc fondamentalement philosophique.

Proverbe ancien, proverbe nouveau. La question des origines et de l'autorité.

Le troisième récit pose deux questions qui constituent elles aussi des interrogations importantes en parémiologie : la vie du proverbe, sa fonction et son statut d'argument d'autorité.

Le récit commence par l'évocation du temps « où les proverbes étaient à la mode, et ceux qui les inventaient étaient tenus pour des gens d'esprit ». Le désir de briller va pousser les jeunes gens à inventer des proverbes. Mais un vieillard va lutter contre ces vaniteux, derrière lesquels il faut voir les beaux esprits auteurs de maximes, qui constituent un genre très prisé au XVIII^e siècle. Le vieux sage retrace pour les jeunes gens l'histoire du proverbe :

Vydumannye vami ostrye poslovice ne est' novoe izobretenie, byli oni i v naše vremja, no byli bezvredny, [...], a nekotorye iz nix byli sdelany dlja npravoučenijsja i zaključali v sebe tainstva ; takovye poslovice byli polezny, rodstvo ne oskorbljalosja, prijazn' ne narušalasja, i družba počitalasja svjaščennuju ; a nyne, slyšu ja, dlja ostroj poslovice zabyvaetsja vse skazannoe mnoju.

[Les proverbes piquants que vous avez imaginés ne sont pas une invention nouvelle : ils existaient déjà à notre époque, mais ils étaient inoffensifs. [...] Certains d'entre eux étaient créés pour servir de morale et ils renfermaient des

mystères : ces proverbes étaient utiles, la parenté n'était pas offensée, la sympathie n'était pas troublée, et l'amitié était tenue pour sacrée. Mais maintenant, pour un proverbe piquant, on oublie tout ce que je viens de vous dire.]

Le vieux sage oppose le proverbe ancien à la maxime moderne, la valeur (mais aussi la fonction) sacrée du proverbe ancien à l'immoralité destructrice de la maxime moderne. Dans le septième récit, le narrateur opposait la concision du proverbe ancien à la verbosité moderne dans une société où l'on a de la considération pour l'éloquence vaine qui permet de « parler une heure entière sans avoir dit un seul mot ¹⁵ ».

Mais en affirmant le rôle éminemment social du proverbe, il anticipe curieusement les grandes constructions théoriques du XIX^e siècle, dont les auteurs (Snegirev, Buslaev) s'attacheront à montrer le rôle fondamentalement structurant qu'a pu jouer le proverbe dans la pensée primitive. Ainsi, l'introduction que Snegirev place en tête de son étude magistrale en quatre livres accorde, dès la deuxième page, une attention toute particulière à la fonction de cohésion temporelle et historique du proverbe qui assure la continuité du savoir. Le proverbe est la mémoire collective. Le proverbe assure la cohésion humaine primitive et repose sur les valeurs du bon sens et de la sagesse populaire qui prend sa source dans une sagesse transcendante (divine) ¹⁶. Il faut bien reconnaître que Snegirev n'apportait là, finalement, qu'une caution scientifique à ce que Novikov avait placé dans la bouche d'un personnage de fiction.

Le vieux sage piquera l'amour-propre des jeunes gens en leur citant un proverbe ancien : *Zamok dlja duraka, a pečat' dlja umnogo* [Serrure pour l'idiot, sceau pour l'intelligent] et en leur demandant d'en élucider le sens. Les jeunes gens ont une semaine pour trouver la solution. Il leur faudra interroger les anciens et reconnaître de ce fait leur supériorité. Les jeunes gens ne trouveront pas la signification du proverbe, avoueront leur échec et supplieront le vieux sage de les éclairer. C'est une confession que leur fait le philosophe. Jeune, il menait une vie dissolue. Puni par son père, il fut envoyé sur une île déserte, où se trouvait un temple dont le fronton portait l'inscription mystérieuse. Le fils meublait sa solitude en s'appliquant à déchiffrer l'énigme, mais sa raison peu éclairée restait impuissante. Il implora Dieu, puis entendit une voix venant du temple et proférant la formule. Il supplia le Seigneur de le « mettre

15. *Op. cit.*, p. 238.

16. *Russkie v svoix poslovicax*, kn. 1, Moscou, 1831, p. 4.

sur le droit chemin » et de lui révéler la signification de l'inscription. Du temple sort son père, qui lui dit :

Ty očiščen terpeniem tvoim ot tvoix porokov i dostoin prosvetit'sja.
[Te voilà par ta patience purifié de tes vices et digne d'être éclairé.]

À l'intérieur du temple se trouve le livre de la sagesse des anciens, à la fin duquel figure une illustration représentant une femme qui tient « un sceau dans la main droite, et une serrure dans la main gauche. « La serrure est l'interdiction faite aux imbéciles d'accéder à la sagesse ; quant aux intelligents, l'ayant atteinte par leurs efforts, ils apposent sur eux le sceau de l'humilité ».

L'initiation maçonnique

On trouve dans ce récit d'évidents échos de l'initiation maçonnique, dont on reconnaît, à peine voilés, certains éléments : le temple, le sceau ¹⁷, la méditation ¹⁸. La recherche de la parole perdue, la réintégration finale de l'homme dans son essence, par l'intelligence et le cœur, l'utilisation de symboles pour accéder, par voie intuitive, à cette illumination intérieure qu'est la connaissance, projection de la lumière transcendante, sont autant de caractéristiques de cette initiation, mises en œuvre dans le texte de Novikov ¹⁹.

Telle est la leçon de modestie donnée aux outrecuidants jeunes gens afin qu'ils se réconcilient avec le savoir ancestral. Les jeunes gens acceptent cette leçon avec reconnaissance et élèvent sur la place publique une colonne portant, gravée, la formule enfin décodée ²⁰. L'évocation de la colonne ornée d'une sentence relève également de la tradition maçonnique. Le proverbe a réconcilié les deux générations, jouant ainsi son rôle cohésif, mais aussi, comme

17. Le sceau de Salomon, symbolisé par le compas et l'équerre.

18. La méditation de l'impétrant s'effectue dans le « cabinet de méditation », dont les murs, souvent peints en noir, sont ornés de maximes énigmatiques.

19. Voir P. Naudon, *La franc-maçonnerie*, Paris, PUF, 1999.

20. Snegirev signale la très curieuse étymologie du mot grec *paroimia* que donne Epifan Slavineckij dans son *Lexicon gréco-slavo-latin* en traduisant ce mot par *priputie*, « parce que ce mot est composé de *para*, pri, u, et *oimé*, put', quelque chose comme *para ten odon legomenon*, ce qui est dit en chemin ». Mais c'est surtout le rapprochement avec les bornes des routes qui constitue le commentaire étymologique le plus curieux : « En voyageant à travers l'Attique, relate Platon, on peut apprendre la morale en lisant les inscriptions figurant sur les *ermaj*, placées sur les grandes routes et parmi les villages. Ces inscriptions renfermaient en elles les semences de la sagesse et les premiers éléments de la Philosophie ». Guidé par son sentiment nationaliste, Snegirev verra dans les *čurbany* (sortes de poteaux indicateurs) des contes russes un équivalent de ces bornes. (Snegirev, 1831, *op. cit.*, p. 17-18).

le soulignera Buslaev en 1854, son rôle coercitif, propre au savoir partagé. Buslaev reconstruira l'étymologie du mot *poslovica* en mettant en relief la notion d'adéquation, d'accord ²¹.

La polysémie du proverbe

La liste des proverbes utilisés par Novikov comme titres à ses récits fait apparaître deux formes identiques dans leur structure et leur matériau lexical : *Sidi u morja, ždi pogody* (7) et *Sidi u morja tixogo, ždi pogody teplyja* (12). La seule différence est la présence, dans le second, des adjectifs qualificatifs, absents du premier.

Les recueils du XVIII^e siècle enregistrent les deux variantes. À notre époque, le récent *Dictionnaire de phraséologie russe* de Birix, Mokienko, Stepanova enregistre l'expression sous forme de phraséologisme : *Ždat' u morja pogody*, et en donne l'explication suivante : « Espérer vainement quelque chose, sans rien entreprendre pour son accomplissement, se trouver dans un état d'attente incertaine ²². » Pour les auteurs du dictionnaire, l'expression est apparue à l'époque de la marine à voile ²³. Ils précisent que l'expression s'est conservée au sens figuré de « se languir dans une attente forcée et d'une durée indéterminée ». L'expression serait, selon eux, « vraisemblablement proprement russe ». Le dictionnaire de Molotkov, qui donnait deux variantes du phraséologisme (*ždat' u morja pogody* et *sidet' u morja [da] ždat' pogody*) soulignait l'idée de « passivité » contenue dans l'expression ²⁴.

Le choix de deux variantes d'un même proverbe, dans un corpus aussi réduit que celui qu'a délimité Novikov, ne saurait évidemment être un hasard. Sur ces deux variantes sont fondés deux récits à la fois distincts et distants dans l'espace de l'œuvre.

Le premier récit est illustré par l'histoire d'Userd, courtisan vertueux, qui sera calomnié par des envieux. Avec l'exil d'Userd, c'est la vérité qui quitte le royaume. Sur son île, Userd garde l'espoir de revoir un jour sa patrie. L'auteur insère discrètement un proverbe à valeur argumentative que la typographie ne met pas en relief :

21. *Russkija poslovicy i pogovorki, stat'ja professora F.I. Buslaeva, Arxiv istoriko-juridičeskix svedenij, otnosjaščixsja do Rossii*, kn. 2, polovina vtoraja, Moscou, 1854, p. 49.

22. Birix *et al.*, *op. cit.*, p. 387.

23. On peut regretter le caractère vague de cette remarque. Les auteurs ne jugent pas utile d'essayer de dater plus précisément l'expression.

24. Molotkov *et al.*, *op. cit.*, p. 156.

Skol' ni malo čajal Userd svoego vozvraščenijsa, no sie zaključenie, a pritom i nadežda, nikogda nas, da i v samoj smerti, ne ostavljajuščaja, obodrzjali dobrodetel'nogo i za pol'zu k otečestvu preterpevajučego zatočenie. I podlinno sbylis' slova sii ; ibo bogatomu žal' korablja, ubogomu košel'ka.

[Si mince que fût l'espoir d'Userd de rentrer chez lui, cette réclusion néanmoins, à laquelle s'ajoutait l'espoir qui ne nous abandonne jamais, même dans la mort, encourageait le vertueux héros qui endurait cette réclusion pour le bien de sa patrie. Et ces paroles s'accomplirent en effet, pour ce que le riche ménage son navire, et le pauvre sa bourse ²⁵.]

L'image du navire, contenue dans le premier terme du proverbe, préfigure ainsi de manière astucieuse le retour d'Userd.

Privé de livres et de plume, Userd médite le proverbe qui figure dans un grimoire que lui a prêté son geôlier compatissant. Userd finit toutefois par douter de la validité de la formule. Entre-temps, le royaume, au bord de la décadence, est attaqué par une nation ennemie, et le souverain se souvient des qualités de stratège d'Userd, qu'il gracie et fait revenir. Le sens du proverbe s'éclaire : avec le temps, la valeur d'Userd a été reconnue. Pris dans sa valeur injonctive par Userd, il exprimait bien un espoir fondé.

Le second récit commence par l'évocation de la passion de l'or qui dévore toutes les conditions, du paysan à l'artiste, du marchand au savant. Le narrateur se reconnaît également cette faiblesse, puisqu'il va livrer son texte à la typographie pour toucher ses honoraires. Commence ensuite un récit contant l'aventure fantastique d'un homme qui, sur les conseils d'une voix divine (elle s'adresse à lui en l'appelant « mortel »), va attendre au bord de la mer l'arrivée d'un navire dont le capitaine recherche un alchimiste. L'homme monte à son bord, atteint les « îles d'or » où il s'enrichit, puis rentre dans son pays et élève à l'endroit où il avait attendu le navire un monument doré sur lequel il grave la formule. Le temps détruira le monument et l'inscription. Mais celle-ci est restée dans les mémoires pour devenir le proverbe que l'on sait. Étrange récit, centré sur la vanité de l'homme.

Novikov, dans ces deux récits, met en scène deux situations extrêmement différentes : le premier récit met en valeur la reconnaissance de la patience et des qualités humaines, alors que le second porte sur l'une des passions les plus dérisoires.

Novikov attire ici l'attention de son lecteur sur la *polysémie* du proverbe. Mais il joue également sur la coexistence d'une forme

25. *Op. cit.*, p. 240. Le proverbe, absent des grands recueils du début du siècle, apparaît néanmoins dans la *Collection* de Barsov avec la rime *korablja/košelja*.

restreinte et d'une forme développée. L'attribution de la forme concise, qui est apparemment la forme stable la plus fréquemment enregistrée, à un personnage « positif » n'est d'ailleurs peut-être pas fortuite : Novikov réserve la variante étendue, « bavarde », avec ses adjectifs qui sont un élément rare dans les proverbes, au personnage « négatif ». À la vanité de l'homme correspond la verbosité d'un proverbe que la tradition ne semble pas avoir retenu.

L'originalité de Novikov est bien de tracer dans son petit recueil les linéaments d'une réflexion qui prendra corps au siècle suivant, passant des artifices de l'invention littéraire aux exigences de la philologie. En imaginant une archéologie du proverbe, Novikov, nous l'avons vu, annonce l'étude des rites anciens d'un Buslaev. Certes, la visée première des *Proverbes russes* de Novikov est bien l'expression, souvent polémique, d'un système de valeurs morales et spirituelles à travers une œuvre qui ne prétend pas être autre chose qu'une fiction. Mais par un hasard aussi heureux que surprenant, cette œuvre se présente bien comme une exégèse d'énoncés dont l'une des caractéristiques fréquentes est l'aspect énigmatique. Novikov joue ainsi sur un phénomène souvent constaté en parémiologie : l'obscurcissement du sens.

Dans certaines introductions et digressions sortant du cadre narratif, Novikov souligne également la particularité du proverbe à s'actualiser dans les situations les plus variées.

Enfin, l'illustration de la polysémie du proverbe constitue également un élément fondamental d'une réflexion sur les énoncés gnomiques.

Novikov propose à son lecteur une *génétique du proverbe russe* mise au point à partir d'un corpus extrêmement réduit, qui fonctionnerait comme une série d'exemples essentiellement destinés à construire une réflexion sur le proverbe en tant qu'unité réénonçable. En s'attachant à des formes énigmatiques, c'est bien, en effet, sur le fonctionnement du sens que s'interroge Novikov. À sa manière, il jetait les bases d'une pragmatique. Cette pragmatique, Novikov polémiste la mettait au service de ses idées.

On découvre également chez Novikov une démarche scientifique toute moderne, qui sépare ce qu'on appellerait la diachronie (chez lui : l'« origine » du proverbe) de la synchronie (étude des différentes valeurs d'un même proverbe dans des situations et des contextes variés). À plusieurs reprises, le sens d'un proverbe n'apparaît pas sous sa plume comme un « donné », mais comme un « construit ». Alors que la parémiologie occidentale étudie sans grande originalité l'*exégèse* du proverbe, Novikov plonge son pro-

verbe dans le discours et dégage le chatoiement des valeurs discursives. Mais la modernité de cette démarche d'un Novikov cherchant par ailleurs à concilier mysticisme et raison, semble bien prendre sa source dans une autre recherche : la quête initiatique de la Parole Perdue (*Verbum demissum*) et de l'enseignement sacré traditionnel qu'elle représente pour les communautés maçonniques.

Université Paris-Sorbonne